

THÉOPHILE SPOERRI

COMMENT
SE CONSTRUIT
L'HISTOIRE

CAHIERS de CAUX

PARU EN ALLEMAND SOUS LE TITRE
Grundkräfte der europäischen Geschichte
COPYRIGHT BY FURCHE VERLAG, HAMBOURG 1951

Supplément aux Nouvelles de Caux
Bulletin d'information du Réarmement moral

Rédacteur responsable: Daniel Mottu
Mountain House, Caux sur Montreux

Service des publications du Réarmement moral
Paris: 14, place des Etats-Unis, 16^e. Ch. post. Paris 6335 70
Suisse: Mountain House, Caux/Montreux. Ch. post. II 13 600

THÉOPHILE SPOERRI
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE ZURICH

COMMENT SE CONSTRUIT L'HISTOIRE ?

I

LES LOIS FONDAMENTALES DE L'HISTOIRE

TOUT homme construit l'histoire : activement, en participant à l'évolution qui crée et transforme sans cesse le monde ; passivement, en se contentant d'assister, résigné, au développement mécanique des événements ou aux désastres provoqués par les autres. Il est alors, par son abstention, leur complice comme s'il avait lui-même jeté une bombe dévastatrice. Par suite chacun est intéressé par cette question brûlante entre toutes : comment faire l'histoire ? Quelles forces l'ont animée et l'animent encore aujourd'hui ?

L'histoire représente pendant les siècles écoulés la marche de l'humanité : un défilé chaotique de jeunes et vieux, grands et

petits. Vers quoi ces masses se dirigent-elles ? Quelles forces les poussent dans telle ou telle direction ? Quel est le sens de l'histoire ?

Au début de ce siècle, on enseignait que la loi de l'histoire est le progrès, progrès dû lui-même à la loi d'évolution découverte par Darwin. On pouvait alors avoir foi dans le progrès : on était persuadé que l'humanité suivait une ligne ascendante.

Aujourd'hui, nous avons perdu cette foi. Beaucoup disent que l'histoire n'obéit à aucune loi, que l'histoire et toute la vie de l'humanité ne présentent aucun sens. D'autres prétendent que l'histoire procède par actions et réactions : à certaines périodes, on lutte pour la liberté, à d'autres on recherche l'ordre et l'autorité. La conséquence en est qu'il faut marcher avec son temps, qu'on le veuille ou non.

Il est surprenant que ce soit seulement à notre époque qu'un historien, Arnold Toynbee, ait pour la première fois formulé la loi réelle de l'histoire.

1. Chaque situation historique, selon Toynbee, constitue un *défi* pour l'homme, *défi* auquel il doit trouver une réponse. Les autres lois de l'histoire — action et réaction, progrès et régression, développement et dégénérescence — ne sont que les sous-produits puissants et dangereux de cette loi fondamentale.

Défi et réponse (*challenge and response*) : voilà ce qui est réellement humain. L'homme est fait pour prendre des décisions, et non pas pour se laisser entraîner, rouage passif, par la machine de l'histoire. Toute époque lance un *défi* et l'homme peut y *répondre*.

Les autres lois historiques contiennent aussi leur vérité : celle de l'évolution, qu'enseignait Darwin, est certainement une des plus grandes découvertes du XIX^e siècle. Mais elles n'entrent en jeu que là où l'homme, ayant perdu sa capacité de décision, abdique sa qualité humaine et se soumet aux mécanismes de la nature. Tout peut être un *défi* : Hitler l'a été, Staline l'est

aujourd'hui. Les milliers de réfugiés qui vivent aujourd'hui sur le globe posent un *défi* qui exige une *réponse*.

Mais le *défi* suprême en présence duquel nous nous trouvons est celui que nous pose l'unification du monde. Notre globe sera ou sauvé ou détruit en bloc. Aucun pays ne peut s'en tirer seul. Aucun des grands problèmes, qu'ils soient politiques, économiques, sociaux ou philosophiques, ne peut être résolu isolément.

Cette *réponse* aux problèmes posés par notre époque, nous devons la trouver. Dans quelles conditions se dégagera-t-elle ?

2. La réponse vient toujours d'une **minorité créatrice**, animée par une force si contagieuse qu'elle peut entraîner les foules. « Toute création sociale est l'œuvre de créateurs individuels ou d'une minorité créatrice », dit Toynbee.

Minorité, voilà un mot encourageant. D'aucuns redoutent de faire partie d'une minorité. Cependant c'est le cas de tous ceux qui ont fait avancer l'histoire. Si, à l'opposé, nous restons dans les rangs de la majorité, nous sommes certains de ne pas participer à la poussée créatrice de l'histoire.

Mais encore faut-il que la minorité à laquelle nous appartenons soit *créatrice*. Que signifie ce terme ?

3. Etre créateur, c'est être inspiré *et* savoir inspirer les autres. L'inspiration naît toujours dans le calme de la retraite, alors qu'elle se réalise parmi les hommes dans la mêlée du monde. **Etre inspiré, c'est savoir inspirer**. On n'inspire les autres que si on est inspiré soi-même : « Nous avons la rougeole ou nous ne l'avons pas, dit Frank Buchman. Si nous l'avons, alors nous sommes contagieux. »

D'après Toynbee, cette succession alternée de retraites et de retours dans le monde correspond au rythme fondamental de l'histoire. C'est aussi le rythme essentiel de toute vie, du travail quotidien. L'inspiration fait-elle défaut ? C'est que le calme de

la retraite a manqué. Mais l'inspiration est là pour aller vers le monde, pour transformer la vie de tous les jours et de tous les hommes.

Quand *l'inspiration* va de pair avec la *réalisation*, l'histoire est vivante. L'histoire morte, c'est le divorce des deux forces fondamentales :

La réalisation sans l'inspiration n'est qu'une pauvre mécanique.

L'inspiration sans la réalisation est une bulle de savon.

Chaque homme porte au revers de sa veste un exemple d'histoire morte. C'est une boutonnière solitaire et mélancolique privée du bouton correspondant. Quand le bouton était là, on s'en servait pour fermer le col contre le froid. Maintenant la boutonnière a perdu sa fonction, le revers s'est figé dans son pli immuable. On se sert de la boutonnière pour y mettre une fleur, un ruban : elle n'est plus là que pour la décoration. Voilà l'histoire morte : sans fonction, figée et décorative. Il vaudrait bien la peine de se demander combien de ces boutonnières inutiles et raidies encombrant encore notre vie personnelle et publique.

Pour se rendre compte de ce qu'est l'histoire vivante, il faut regarder de plus près ce que nous avons appelé inspiration.

L'inspiration est la puissance intégrante de l'homme. L'homme n'est homme que s'il va au delà de la géométrie et de la mécanique. La cellule de l'abeille est géométrique. L'homme peut calculer par la géométrie et construire mécaniquement une cellule pareille. Mais ici apparaît la différence : alors que l'abeille depuis le fond des siècles ne pense pas un instant qu'elle peut changer la forme de sa cellule, l'homme s'emploie chaque jour à modifier ce qu'il a construit. Cette possibilité de toujours changer, de toujours faire quelque chose de nouveau, on l'appelle liberté.

L'âme de la liberté est l'inspiration.

La vraie inspiration est toujours en même temps réalisation : elle s'attaque à la matière de ce monde, elle connaît la loi des choses. Mais elle ne s'y soumet pas. Aucune limite ne l'arrête.

Elle crée quelque chose de nouveau. L'espace s'élargit. L'homme respire une liberté plus grande.

Rendre le monde toujours plus humain, voilà le but de l'histoire. Cela ne peut se faire sans inspiration.

Si le fait de l'inspiration, c'est de changer les hommes et le monde, elle doit trouver ses sources au delà de ce qui compose la réalité quotidienne. Pour changer le relatif, il faut l'absolu.

Que se passe-t-il, par contre, lorsque la force inspiratrice est défaillante, quand la *réponse* fait défaut ?

4. Lorsque l'élite perd sa puissance de persuasion, alors, au lieu d'inspirer, elle cherche à dominer : elle devient la **classe régnante**. La masse, qui n'est plus menée que par la violence, devient prolétariat. Il y a prolétariat lorsqu'il n'y a plus unité d'esprit entre l'élite et les masses.

Lorsqu'on ne peut plus entraîner par persuasion, on cherche à s'imposer, à dominer par la violence. Un avocat, auquel un de ses collègues avait demandé de le remplacer, trouva en marge de l'exposé une note ainsi conçue : « Ici, frappe un violent coup de poing sur la table, car ce passage est un peu faible. » Lorsque nous nous savons faibles, nous frappons toujours sur la table et faisons du bruit. Parfois ce bruit est celui des canons. Lorsque les hommes n'ont pas de solution constructive, ils emploient toujours la force.

Les opprimés de l'histoire forment le prolétariat. Il y en a eu de tout temps, dans toute société. Moi-même, je suis toujours le prolétaire de quelqu'un ; dans un ménage, c'est tantôt le mari, tantôt la femme.

Ce ne sont pas seulement les biens matériels qui sont refusés au prolétaire, mais aussi les biens spirituels dont jouit la classe dirigeante. Voilà pourquoi le prolétaire, plein d'amertume, prend en grippe une culture dont il est exclu. La faute en retombe toujours sur la classe dirigeante qui n'a pas su associer les autres à sa vie, à son action. Vouloir éliminer cette amertume par des institutions de charité n'a aucun sens. Il faut aller jusqu'à la

cause profonde de cette amertume : la défaillance de la classe dirigeante. « La mauvaise conscience de l'Occident s'exprime par sa peur du communisme, disait à Caux un industriel américain. Si dans un miroir votre figure vous déplaît, à quoi sert de briser le miroir ? »

Si nous ne faisons rien pour faire disparaître les causes de cette amertume, celle-ci sera l'élément explosif de la révolution qui vient. Il sera alors trop tard pour apporter une *réponse constructive*.

Qu'est-ce qu'une réponse constructive ?

5. Une réponse constructive s'adresse à l'homme tout entier, à sa pensée (philosophie), à sa sensibilité (passion), à son activité (plan). Elle est fidélité envers Dieu, envers nous-mêmes, envers notre prochain. Cette *réponse* au *défi* porté par la situation historique engage l'individu tout entier et par lui transforme le monde : elle s'appelle *idéologie*.

Lors d'un des premiers congrès médicaux de psychanalyse, un certain Dr Jones dit à un collègue : « You see, Doctor, sexuality, I don't like it. » (Voyez-vous, docteur, je n'aime pas la sexualité.) Nous sommes tous plus ou moins des Dr Jones, lorsque nous avons à faire quelque chose qui nous rebute. Pourtant la sexualité est une puissance qui agit sur l'homme comme l'idéologie est une puissance qui agit sur la vie publique. Peu importe que le nom nous plaise ou non ; ce qui importe actuellement, c'est la puissance des idéologies. Nos luttes économiques et politiques sont en réalité des luttes idéologiques. Nous vivons dans une ère idéologique.

Tout homme possède une philosophie, des passions, un plan pour conduire sa vie ; malheureusement souvent ces éléments divergent. De leur convergence naît la force capable de créer l'histoire.

6. L'idéologie est l'agent qui assure la convergence de ces éléments, l'agent *intégrant* d'une civilisation. Toute civilisation est *intégration*. A l'opposé, une civilisation s'écroule

par suite d'une **désintégration**. Elle n'est jamais détruite de l'intérieur : elle se désagrège parce qu'elle ne trouve pas une *réponse* qui satisfasse les aspirations de l'époque.

Intégration et désintégration, Frank Buchman traduit ces grands mots par ceux, plus simples, d'*union* et *division*. « La division, dit-il, est la marque de notre époque. Elle règne au dedans de nous-mêmes, dans nos foyers, dans nos usines, à l'intérieur du pays, entre les peuples. L'union, voilà notre besoin urgent. La division est le produit de l'amour-propre, de la haine, des passions, de la peur, de l'envie. La division est la marque du matérialisme. L'union est le fruit d'une nouvelle naissance. Nous avons oublié l'art de nous unir, parce que nous avons perdu le secret du changement personnel et de la renaissance spirituelle¹. »

Il y a des hommes intégrants et d'autres désintégrants, comme il y a des conversations, des livres intégrants et désintégrants.

Lorsque quelque chose se défait, lorsqu'une civilisation s'effondre, nous cherchons toujours une cause extérieure. L'empire romain n'a pas été anéanti par les Germains ; ceux-ci n'ont pu le détruire que parce qu'il s'était écroulé de l'intérieur. « Nous sommes trahis par ce qui nous ronge du dedans » (Meredith). Notre civilisation européenne n'est menacée que dans la mesure où nous sommes désunis et avons perdu notre puissance d'intégration. Une culture qu'anime une idéologie vivante ne peut être détruite par aucune puissance extérieure.

¹ Frank Buchman, *Refaire le Monde*, page 159.

II

L'ÉDIFICATION DE L'UNITÉ EUROPÉENNE

7. L'Europe a été une puissance historique parce qu'elle a incarné une idéologie vivante.

La **tradition judéo-biblique** avait fait vivre le monde dans la dépendance de Dieu, dans la révélation du sacré. Dans tous les épisodes de l'Ancien Testament — la création, la chute, le déluge, la Tour de Babel, le choix du peuple élu, l'exil puis l'entrée dans la Terre promise, les désobéissances et les exhortations prophétiques — la vie humaine est subordonnée à la parole divine sous les diverses formes où elle se manifeste : révélation, malédiction ou bénédiction, loi et commandements.

Puis, la **tradition gréco-classique** avait consacré l'autonomie de l'homme : « L'homme est la mesure de toute chose. »

Enfin la **tradition romaine** a placé l'homme dans l'ordre de la société et sous la loi de l'Etat. *Non sunt privatae leges*, dit le droit romain.

L'Europe a dû sa puissance au fait qu'elle a hérité de ces trois traditions fondamentales, qu'elle a incarné l'éternel triangle : fidélité envers Dieu, envers soi-même, envers son prochain. Dans ce triangle, l'élément judéo-biblique donne la verticale, les éléments grec et romain, l'horizontale.

Avec le monde grec, l'homme prend conscience de lui-même. Majeur, il a le droit de parler en son nom propre. (L'enfant ne l'a pas. En latin, *infans* signifie : celui qui ne peut pas parler.) Il se sert de sa parole pour exprimer sa conception du monde. La langue et la poésie grecques apportent alors à l'Occident la fraîcheur et la beauté d'une aurore.

Rome s'occupe des relations entre les hommes. L'ordre social possède alors une puissance égale à celle des constructions architecturales. Il trouve son expression la plus parfaite dans le droit romain. La loi s'applique à tous ; il ne saurait exister de loi individuelle comme nous avons tendance à le souhaiter. (*Privatae leges* a donné « privilège » ; l'expression porte en soi une contradiction.)

La loi apporte l'ordre dans la société. Cet ordre peut être extérieur, de coercition, mais l'ordre véritable, unité vivante, est intérieur. Cette unité, l'Europe l'a trouvée grâce à l'apparition d'un élément nouveau.

8. Les trois composantes de la culture occidentale ont créé un tout harmonieux sous le signe du **christianisme primitif**, lequel se distingue de toutes les autres religions. Celles-ci s'écartent du monde pour aller vers Dieu (détachement de la chair, purification de l'esprit). Le message chrétien primitif montre la direction inverse : le royaume de Dieu est proche. C'est Dieu qui vient vers les hommes, ce ne sont pas les hommes qui vont vers Dieu. Le geste divin s'est accompli dans l'incarnation du Verbe : la vie, la mort, la résurrection de Jésus de Nazareth. Dieu se rapprochant de l'homme, les hommes se rapprochèrent les uns des autres comme ils ne l'avaient jamais fait. Rapprochement signifie : amour de Dieu ; il se manifeste dans l'amour du prochain et cet amour transforme le monde.

Le christianisme primitif apporte au monde cet élément nouveau : la *proximité*. Dieu est proche, les hommes sont proches les uns des autres. Les rapports du monde sont changés, « le monde entier est mon voisin ». Voilà ce que l'histoire doit réaliser.

Evidemment, je ne puis d'emblée être le voisin de Staline ou Churchill. Le bon voisinage débute dans mon entourage immédiat, par ma femme, mon ami, mes collègues, ceux qui me commandent. Parti de ce point, il s'étend. C'est la seule prise que nous ayons sur l'histoire.

9. L'histoire européenne n'est que la réussite ou l'échec de l'intégration des composantes fondamentales.

Frédéric Heer, dans une vigoureuse fresque historique, « L'ascension de l'Europe », met l'accent sur le « caractère particulier » de l'histoire européenne, « l'étroite coexistence d'un principe de conservation et d'une action révolutionnaire permanente. » « Toute nouveauté, dit-il, reste acquise dans l'espace européen. En même temps, le présent, sa valeur, sa dignité sont continuellement remis en question. Cette tendance révolutionnaire de notre histoire européenne dérive certainement de sa composante chrétienne. Sous l'inspiration du Dieu vivant, on traduit constamment devant le tribunal de l'absolu tous les éléments de la vie : l'Etat, l'Eglise, la société, la culture, la spiritualité, l'action quotidienne. »

10. Au moyen âge la synthèse européenne se réalise sur la base chrétienne et sous l'égide de l'Eglise. Grégoire le Grand en fixe les assises. Puis apparaissent des courants qui entretiennent dans l'Eglise une vie toujours renouvelée. Tous présentent les mêmes caractères :

a) respect du message transmis par le christianisme primitif, en particulier dans son aspect social (amour des pauvres et des faibles) ;

b) libération des attaches du monde ;

c) place plus grande faite aux laïcs et aux femmes, transformation de la vie quotidienne ;

d) formation de nouvelles communautés, d'équipes itinérantes.

Point important : l'Eglise assume la direction. Elle est responsable du développement historique. N'était-elle pas la mère des jeunes peuples d'Europe, la gardienne de la culture à la sombre époque des invasions ?

Les mouvements qui ont renouvelé l'ordre fixé par Grégoire le Grand ont entraîné la fondation de sectes ou d'ordres nou-

veaux. Jusqu'à présent ce furent surtout des historiens catholiques qui étudièrent l'histoire des ordres religieux, les protestants celle des sectes. Mais dans ses études sur les mouvements religieux du moyen âge, un érudit moderne, H. Grundmann, a pour la première fois tenté de dégager les traits communs à toutes ces manifestations.

Tout d'abord, il s'agit de rendre au message chrétien primitif son sens absolu et authentique. Là où se fait entendre l'appel de Dieu s'éveille à nouveau le sens de l'absolu.

Devant l'absolu, l'homme se sent dégagé du poids des choses et de la loi du monde. François d'Assise abandonne le métier que lui a transmis son père, entre en conflit avec lui. Les exigences de l'Évangile mènent toujours à de semblables conflits.

Le détachement des biens qui vous lient au monde ne suffit pas. Le monde lui-même doit être transformé par l'Esprit nouveau : les religieux ne sont pas seuls à la tête de ces mouvements, les laïcs et les femmes sont touchés et y participent. Certains disent aujourd'hui : « Je ne suis qu'un homme ordinaire, comment puis-je faire l'histoire ? » Mais l'étude de ces mouvements de renouvellement indique clairement que les hommes ordinaires en constituent le facteur décisif ; ayant été touchés par l'appel de Dieu, ils le suivent sans compromis.

La vie nouvelle se manifeste à chaque époque par la naissance de nouvelles communautés. Des équipes itinérantes la propagent et en portent partout le message.

L'apparition dans l'histoire de cet esprit d'équipe est le signe que l'Esprit de Dieu se manifeste avec une efficacité nouvelle. Ces équipes ont toujours été une pierre d'achoppement, un scandale dans le monde de la tradition, mais il est manifeste que, cellules mobiles et explosives, elles sont à l'origine des grands mouvements de l'histoire.

11. Le plus important de ces mouvements de renouvellement au moyen âge fut inspiré par saint François d'Assise. Par la large brèche qu'il ouvrit, le christianisme primitif

pénétra profondément dans tous les secteurs de la vie humaine. Le mouvement franciscain est ainsi la plus violente offensive contre l'esprit de possession, le matérialisme.

Il trouve son incarnation politique et sociale dans la Commune italienne, née de la lutte entre la Papauté et l'Empire — et l'esprit des Communes s'est transmis jusqu'à nos jours comme un héritage de l'unité du moyen âge (« Un pour tous, tous pour un »).

L'Hymne au soleil de saint François, « la louange des créatures », première poésie dans la littérature italienne, exprime avec une pureté unique les nouveaux rapports de l'homme régénéré avec le monde.

Il représente pour nous l'image la plus pure de l'Europe chrétienne. La verticale qui va de Dieu au monde ordonne toute chose. Tous les êtres reçoivent de Dieu en ligne directe leur éclat et leur signification. Ils ont entre eux des rapports fraternels. Notre frère le feu (*frate focu*) embrase la nuit, il est beau et gai, fort et serviable ; notre sœur l'eau (*sor aqua*) est utile et humble, exquise et pudique ; notre mère la terre nous nourrit, produit des fruits variés, des végétaux et des fleurs multicolores. La reconnaissance, l'humilité pénètrent toutes choses. Par le tiers ordre, cet esprit de saint François se répand dans toutes les couches de la société.

L'époque où vécut saint François d'Assise est marquée par de graves crises sociales et économiques. Les commerçants commençaient alors à supplanter les chevaliers. Par leurs richesses ils devenaient de plus en plus puissants. La misère des travailleurs augmentait. Une révolution se préparait. Le mouvement franciscain transforma les forces de destruction en ordre social constructif. Ainsi naquit la Commune italienne, forme la plus pure de la démocratie. Elle est merveilleusement décrite dans la *Divine Comédie*.

Dante était encore jeune lorsque l'étoile passa les Alpes, et ce fut la création de la Confédération suisse. De Zurich et

Genève le mouvement rayonna en Angleterre, incita le puritanisme à créer une nouvelle tradition démocratique. Celle-ci inspira Thomas Jefferson. La Déclaration d'indépendance américaine influa en France sur celle des Droits de l'homme. Partout où vit une démocratie authentique on retrouve l'esprit de la Commune italienne.

III

LA DÉSAGRÉGATION DE L'UNITÉ EUROPÉENNE

12. Le raidissement de l'Eglise, ses prétentions à la puissance temporelle provoquèrent l'écroulement de l'unité européenne. A la suite du plus radical des mouvements de renouvellement religieux, la Réforme, l'Eglise elle-même est divisée. La puissance d'intégration disparaissant, les diverses composantes de l'activité humaine (l'Etat, l'économie, la science, l'art, la technique, etc.) reprennent leur indépendance et, de nos jours, se développent à l'extrême.

La commune aussi se désagrège, *l'homme privé* apparaît. Les nationalismes modernes s'affirment. La *verticalité* du moyen âge qui s'était manifestée si puissamment dans les lignes ascendantes des cathédrales fait place à l'*horizontale* des temps modernes, à la réaction profonde contre toute hiérarchie.

La Renaissance représentait pourtant un grand pas en avant ; l'Europe aurait dû accéder à sa majorité et se développer librement ; hélas ! la libération ne profita qu'à une mince couche de la société : « Aristocratie et ploutocratie, voilà peut-être en fin de compte les deux mots qui caractérisent la transformation sociale qui s'est accomplie à l'époque de la Renaissance » (Henri Pirenne).

Léo-Battista Alberti (1404-1472), figure de la Renaissance que nous opposerons à saint François, était un homme universel. Ses réalisations furent nombreuses dans le domaine de l'art, de la poésie, de l'architecture et des sciences. Il écrivit un livre sur l'économie domestique dans lequel il décrit la villa, rêve de tout homme moderne.

Ce qui frappe d'abord dans sa conception de la vie domestique, c'est l'importance que prennent les choses par rapport

aux êtres. Avec une accumulation minutieuse de détails, Alberti montre comment il organise cette vie domestique. La primauté des choses sur les êtres se retrouve tragiquement dans la personnalité d'Alberti lui-même : scission entre le monde intérieur et extérieur, entre la vie pratique et celle de l'esprit.

Alberti isole sa villa du voisinage, l'enclôt soigneusement de palissades. Les voisins sont des gêneurs : « My home is my castle. » La *personne privée* moderne entre en scène pour la première fois. Le mot *privé* a en latin le même sens que *dérobé*. L'homme qui se cramponne aux choses, qui s'accroche à son moi comme à un butin, vivra constamment dans la terreur d'être volé lui-même. On sent frémir cette terreur tout au long des dialogues latins d'Alberti.

Autre conséquence de la pesanteur accordée aux objets : le culte de la maison tourne à la religion. Alberti parle de la « conduite sacrée du ménage » (*sancta masseritia*). Lorsque le sens de la divinité s'efface, les choses du monde deviennent sacrées : le ménage, l'argent, la race. Ainsi naît le « sacro egoïsme » des nations. Finalement dressés les uns contre les autres, les peuples sont conduits à la catastrophe qu'est la guerre. « La hache du bourreau remplace le bûcher. L'Etat gagne en autorité ce que perd l'Eglise. Les contemporains de Machiavel et d'Henri VIII ne croyaient peut-être plus aux licornes et salamandres, mais ils honoraient avec une foi accrue un autre monstre étrange : le prince imbu de son autorité divine. »

La marque du climat intellectuel moderne est la réaction contre le moyen âge : l'élite qui jette les bases de la nouvelle civilisation rejette plus ou moins consciemment l'inspiration de l'Eglise.

Il en résulte, pour les hommes modernes que nous sommes, une situation particulièrement tragique. L'inspiration a été remplacée dans tous les domaines pratiques par l'esprit de géométrie, par le calcul. « Le livre de la nature, a dit Galilée, est écrit en langue mathématique. » C'est sur cette base que se sont accomplis les progrès prodigieux de la politique, de l'économie, de la science et de la technique.

Mais où s'est réfugiée l'inspiration ? L'homme ne peut se nourrir uniquement de chiffres. Même dans le monde mécanisé dans lequel nous vivons, l'inspiration n'est pas morte. Il existe une chasse réservée, une espèce de parc national de l'inspiration : le domaine de l'art.

Lorsque les élites, au commencement des temps modernes, se sont détournées de l'Eglise, elles ont canalisé les eaux sacrées de l'inspiration pour fertiliser le terrain de l'art. On a vu s'épanouir les grands chefs-d'œuvre de la Renaissance dont la beauté resplendit à travers les siècles. C'est là que vibre encore la ferveur franciscaine, que rayonne la fraîcheur matinale de la création. Même l'homme moderne, tout rongé qu'il soit intérieurement par le chiffre, ressent devant l'œuvre d'art un vague sentiment d'adoration ; il est saisi par ce souffle d'absolu qui émane de la beauté. C'est pourquoi l'art est comme un succédané de religion pour l'homme moderne ; il y pressent le divin. Mais, quand il descend des hauteurs sacrées de l'art pour retourner dans la vie ordinaire, il trouve d'autant plus effrayant le divorce entre l'idéal et la réalité.

13. Sous Louis XIV, l'un des plus grands rois de tous les temps, la France s'unifie. Mais en la personne du souverain qui entend personnifier l'Etat (« L'Etat, c'est moi »), le pouvoir se pétrifie. Survient la Révocation de l'Edit de Nantes (1685). Les huguenots sont chassés de France. Des centres d'émigration se constituent à Londres et à Amsterdam. Les émigrés ont sous les yeux l'exemple de l'Angleterre et de sa révolution. Parmi eux s'affirme la nouvelle idéologie démocratique. Celle-ci se propage dans la classe bourgeoise prolétarisée par Louis XV. Lorsque cette idéologie explosera sous Louis XVI, ce sera la Révolution française. Une fois de plus la classe dirigeante a été défaillante.

Les historiens ont sous-estimé la signification de ce fait : la nouvelle idéologie démocratique fut créée par des déracinés —

gens sans foyer, sans patrie, sans Eglise — qui se rencontraient au *café*. C'est à partir de ce moment que le café a pris son importance actuelle.

Qu'est-ce qu'un café ? En quoi se distingue-t-il d'une maison ordinaire ?

Tous peuvent y entrer sans être arrêtés à la porte. On s'assied à n'importe quelle table, on lit le journal et on commande n'importe quoi, sans même lever les yeux. La seule chose nécessaire pour ne pas être mis dehors, c'est l'argent. Pour entrer dans une maison d'habitation, il faut avoir des relations personnelles. Au café, il suffit d'une pièce de métal ou d'un chiffon de papier. Là apparaît le passage du personnel au matériel, de la qualité à la quantité. L'argent devient le facteur déterminant dans les relations entre les hommes.

Dans cette atmosphère naquit l'idéologie de la démocratie. Ses institutions, séparation des pouvoirs, organisation des partis, vote secret, décision à la majorité, etc., sont des mesures nécessaires de protection contre les abus de pouvoir de l'Etat. Elles entraînent aussi un danger de mécanisation qui doit être compensé par le sentiment civique et la responsabilité personnelle de chaque citoyen. Comme le dit Edmond Privat, socialiste suisse : « La démocratie est un régime de participants. »

L'examen des deux déclarations des droits de l'homme qui se sont succédé révèle l'affaiblissement progressif de l'élément personnel. Dans la Déclaration d'indépendance américaine (1776), il est dit : « Il va de soi que tous les hommes naissent égaux, que leur Créateur les a dotés de certains droits imprescriptibles comme la vie, la liberté et l'aspiration au bonheur. » La Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen (1789) supprime la base religieuse. Elle dit seulement : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux. »

Certes, les conditions nouvelles représentent une liberté plus grande ; tout le monde est libre d'aller au café. Mais c'est une liberté froide, impersonnelle. Un élément abstrait se glisse dans les rapports entre les hommes. Le charme du particulier, la magie de la présence personnelle disparaissent de plus en plus

de la vie publique ; en même temps la puissance des choses s'accroît. Nous entrons dans un monde que dominant toujours davantage les lois de la matière, et nous voyons la chaleur, l'intimité, la note personnelle qui sont indispensables à notre existence se retirer dans la vie privée. Celle-ci devient sentimentale, l'âme bourgeoise se développe en serre chaude.

IV

L'ÈRE DE LA BOURGEOISIE

14. La Révolution française fut avant tout une réelle et nécessaire libération. Une grande partie du peuple vivait sous une oppression dégradante. Un grand vent de liberté souffla alors sur le monde. Dieu merci, il souffle encore aujourd'hui.

Mais la Révolution française fut encore autre chose : elle remplaça définitivement l'ordre féodal et aristocratique par l'ordre bourgeois. Autrement dit, elle donna le pouvoir à un nouveau type d'homme : le bourgeois.

Il est oiseux de prononcer ce mot avec mépris, car tout homme moderne est bourgeois dans un recoin de son cœur. Ce qui caractérise le bourgeois, c'est son instinct profond de sécurité. Cet instinct essentiel existe chez l'homme de tous les temps. La peur, fille de l'insécurité, est enracinée dans l'âme humaine à une profondeur insoupçonnée. La sexualité, la faim, la soif, le désir de se mettre en valeur sont des forces puissantes, mais bien moins puissantes que ne le sont la peur et l'instinct de sécurité. Nous avons appris de nos jours ce que l'on peut obtenir des hommes par la terreur. Inversement, on peut se représenter à quelle puissance parvient l'homme libéré de la peur.

Mais à quoi conduit l'instinct de sécurité ? A l'accumulation des biens. D'où une course effrénée vers toujours plus d'argent. D'autre part, plus on a d'argent, plus on a besoin de sécurité. Effrayant cercle vicieux. Cet instinct de sécurité et de possession atteint dans la bourgeoisie moderne une acuité pathologique. La mentalité humaine en est profondément modifiée.

Tout homme est pour ainsi dire un composé chimique de trois éléments qu'expriment les trois verbes : *être, faire, avoir*. Le dosage peut différer, l'amour naît d'un mélange parfait.

Être, quel verbe étonnant ! Que de formes il peut suggérer selon qu'il s'applique à une fleur, un chien, une femme, un Anglais ou un nègre. Quelle distance entre l'être humain et

toutes les autres créatures. Une chose reste une chose, une vache reste une vache de toute éternité ; mais l'homme n'est jamais ce qu'il est ; « être ou ne pas être », cette question n'intéresse pas seulement Hamlet, mais chacun de nous, chaque jour et à tout instant. Suis-je vraiment ce que je suis ? Est-ce que je n'essaie pas de paraître aux yeux des autres différent de ce que je suis réellement ? Est-ce que je ne m'écarte pas de plus en plus de mon vrai moi, ou est-ce que je retrouve au contraire ma nature réelle, profonde, ma plus haute destinée ?

De l'*être* découle le *faire*. Il y a aussi des différences dans le *faire*. On peut agir sous l'impulsion de son moi le plus profond : action inspirée. On peut aussi réagir à des causes extérieures : le devoir, la peur, la convoitise : action mécanique. La différence entre l'homme et la femme est que celle-ci s'exprime plutôt dans l'*être*, l'homme dans le *faire*. Une infinité de malentendus et de conflits proviennent de cette différence. Dans le drame *L'Élément oublié*, nous entendons le délégué ouvrier Rankin dire : « Si mon travail l'exigeait, j'abandonnerais femme et enfants. » Seul l'homme peut parler ainsi.

Le verbe le plus dangereux est *avoir*. Si la possession des choses est nécessaire à la vie, celles-ci ont également besoin de l'homme. Une chaise inoccupée a un petit air malheureux, voire comique, elle semble en attente. Elle réalise son destin aussitôt que quelqu'un l'occupe. Elle exerce alors sa fonction dans la communauté humaine. Saint François dans son *Hymne au soleil* traite les choses fraternellement, elles deviennent pour l'homme des amies chères et serviables.

Mais les choses peuvent devenir dangereuses. Nous croyons les posséder et nous sommes possédés par elles. (Le mot posséder vient d'un mot latin qui signifie « s'asseoir dessus ». Je possède une chaise veut dire que je m'assieds dessus.) La question est de savoir si je possède l'objet ou si l'objet me possède. Frank Buchman dit une fois : « Il est indispensable de savoir si je fume ma cigarette ou si c'est la cigarette qui me fume, si je tiens mon porte-monnaie ou si c'est lui qui me tient, si je mène ma voiture ou si c'est elle qui me mène, si je manœuvre le bouton de ma

radio ou si c'est lui qui me manœuvre... » Nous savons ce que devient l'homme qui se laisse dominer par les choses, qui se laisse posséder par elles. Avec le bourgeois, l'accent n'est plus sur l'être, mais sur l'avoir. Le faire perd sa puissance créatrice et devient mécanique. Des financiers, des industriels composent la nouvelle classe dirigeante. La révolution industrielle succède à la révolution politique.

Voici une image de la société de notre temps : à droite un chien qui tient un os, à gauche un chien qui convoite l'os. La ligne qui sépare la droite de la gauche n'existe pas seulement dans le domaine économique, mais également dans tous les rapports humains. Partout il existe d'un côté les possédants, de l'autre les envieux. D'où tous les conflits humains. Tant qu'on ne surmontera pas l'obsession de l'avoir, il n'y aura pas de paix entre les hommes.

Cet esprit de possession règne sur la société bourgeoise depuis la révolution française. La *Déclaration des droits de l'homme* elle-même parle du « droit sacré de la propriété ». Le monde est désormais gouverné par des hommes dont la puissance et la valeur reposent sur la propriété, et c'est pourquoi il a fallu que surgisse une nouvelle révolution.

LA RÉVOLUTION MARXISTE

15. Le *Manifeste communiste* (1848) est la première expression d'une nouvelle idéologie : le **marxisme**. Celui-ci ne serait pas si puissant s'il ne prenait racine dans la réalité. Marx avait une vision profonde des perturbations qu'apporte dans la nature humaine l'esprit de possession. Ses analyses sont encore valables aujourd'hui. C'est d'abord de l'homme qu'il se préoccupe : « Agir radicalement, c'est s'attaquer à la racine. Pour l'homme, la racine c'est l'homme lui-même. » Karl Marx montre comment, dans l'économie capitaliste, l'homme est devenu une chose. L'ouvrier vend sa force et son temps comme une marchandise. L'activité la plus sacrée, le travail, est frappée d'aliénation. Le matériel envahit le spirituel. Le marxisme se dresse contre cette transformation en objet, cette « chosification » de l'homme, de la société, de la nature.

A cette conception de la vie, il oppose trois principes fondamentaux :

a) La **Praxis**. « Les philosophes ont *interprété* le monde, mais ce qui importe, c'est de le *changer*. » Ce n'est pas seulement un appel à l'action, mais une nouvelle philosophie. La vérité ne se trouve que par l'action. « The proof of the pudding is in the eating » (Engels). (La preuve du pouding, c'est qu'on le mange.) Il n'y a plus d'opposition entre la théorie et la pratique, plus d'homme coupé en deux. L'homme n'est véritablement homme que dans le *faire*, quand il œuvre, quand il est ouvrier.

b) La **Communauté**. L'homme n'est pas un individu isolé, il est un être social. Il n'existe vraiment que par ses rapports avec les autres hommes. Le but de l'histoire est de supprimer les barrières entre les hommes et les classes, de créer la « société sans classes ».

c) La **totalité**. A la croyance en un ordre nouveau se mêle un sentiment religieux inconscient : par Karl Marx le messianisme juif a pénétré le mouvement ouvrier moderne. Il s'exprime par le sens de la *totalité* à laquelle l'individu doit se sacrifier. L'évolution tend vers une communauté totale où toute limitation sera supprimée, où chacun trouvera son droit et où toutes les contradictions seront résolues. C'est ce qu'on appelle le mouvement *dialectique* de l'histoire.

Marx voit combien est profond le manque d'union dans la société comme dans l'individu lui-même. Le signe le plus visible de cette scission est le partage des hommes en deux camps : d'une part ceux qui agissent sans savoir ce qu'ils font, et d'autre part ceux qui savent ce qu'il faudrait faire et ne font rien.

Nous emprunterons à Gottfried Keller une image saisissante de cette scission. Il y a deux espèces d'individus : ceux qui marchent dans le cortège et ceux qui le regardent passer. On ne peut pas occuper les deux places en même temps. Celui qui veut voir passer le cortège doit en sortir : ainsi font les artistes. Cette conception caractérisait l'ère de la bourgeoisie.

Marx la dépasse et montre qu'au contraire on ne connaît vraiment le cortège qu'en y participant. Au spectateur l'essentiel échappe. La réalité n'apparaît qu'à celui qui lui-même prend part à l'action, qui la *réalise*. Celui qui veut changer le monde le voit autrement que le simple spectateur : il sent plus profondément la valeur des relations humaines. Nous comprenons maintenant que pour Marx la réalité suprême est dans les rapports des hommes entre eux.

Mais leur inspiration la plus profonde, les marxistes la puisent dans leur foi en l'unité du monde. Cette unité, cette *totalité* est pour le marxiste ce que Dieu est pour le croyant.

De la vision de la *totalité* se déduit la dialectique marxiste ; en effet toute dialectique est évolution vers l'unité. De l'opposition thèse-antithèse naît le dépassement, la synthèse. Dans ce mouvement les contraires cessent de s'opposer, mais collaborent à l'œuvre commune dès qu'on les considère comme des parties du grand tout.

Aussi longtemps qu'un père prétend à l'autorité absolue et que son fils lui oppose une indépendance farouche, l'union entre eux est impossible. Il s'en suit guerres et conflits. Mais si le père admet que le besoin de liberté est normal chez les jeunes et si le fils comprend que le monde ne peut subsister sans tradition et sans ordre, l'un et l'autre ayant comme but de réaliser l'unité, ils peuvent travailler ensemble sans renier leurs personnalités respectives. Telle est la dialectique vivante. Elle s'applique à tout ce qui peut s'opposer dans la vie, par exemple aux rapports entre maris et femmes. En ce cas, la femme est d'habitude du côté de l'ordre, l'homme du côté de la liberté.

La foi en l'unité est le seul élément religieux du marxisme. C'est la foi en un monde nouveau, en un ordre humain, où tous mèneront une vie heureuse et digne. Marx n'appelait pas cela le royaume de Dieu, mais la signification est la même. Il avait la conviction profonde que les hommes peuvent former un tout harmonieux et que l'enjeu est assez important pour que des individus s'y sacrifient.

« Cette certitude absolue que le marxisme réalise le sens de l'histoire, qu'il en est l'épanouissement, donne à son message la valeur d'une révélation. L'homme soviétique pour lequel et par lequel tout s'accomplit, est l'homme « sans classe » en route pour réaliser la société communiste. Tous les renoncements, tous les sacrifices peuvent être demandés aux vivants s'il s'agit de construire le monde futur. » (Th. E. Lewalter.)

16. Le développement historique des cent dernières années a montré que la classe bourgeoise est incapable de construire un ordre social satisfaisant. L'esprit de possession, lorsqu'il tient la première place, devient esprit de convoitise, de haine, de désintégration. Incapable d'intégrer les non-possédants dans l'ordre humain, il crée la division entre l'élite et le prolétariat, il prépare ainsi le terrain pour les crises économiques et les guerres mondiales.

Mais le marxisme n'a pas non plus atteint son but. Il est bien une des forces les plus agissantes de notre temps ; malheureusement, là où il s'impose par la violence, il ne crée pas une totalité, mais le *totalitarisme*. Il a fait une faute capitale, il n'a pas été assez « radical », il ne saisit pas l'homme à sa racine même. Se préoccupant uniquement des conditions matérielles, il se met dans la dépendance des choses. Il pratique la coercition, obligation imposée de l'extérieur et n'obtient que par la violence les transformations qu'il accomplit dans le monde. Il s'imagine pouvoir construire un monde humain avec des moyens inhumains.

Jamais on ne prendra le marxisme assez au sérieux. Il est un des plus grands événements historiques de tous les temps. Quoi de plus naturel qu'il se soit orienté vers l'économique en opposition au spiritualisme abstrait du bourgeois ? Ne combat-il pas en faveur d'une classe qui vit dans des conditions économiques dégradantes ? Et pourtant son orientation même lui interdit de changer profondément ces conditions. Assurément le marxisme empoigne la réalité plus vigoureusement que la bourgeoisie aisée, mais il ne va pas assez profond, pas jusqu'aux racines.

L'inspiration qui animait le mouvement marxiste à ses débuts et qui vit encore au cœur du monde ouvrier avait de profondes racines humaines. Mais l'orientation économique et politique l'a fait dévier vers l'extérieur. La poussée matérialiste a eu le dessus et a fini par aboutir à un système de puissance totalitaire. Beaucoup de gens ont peur du communisme stalinien. Mais l'histoire nous enseigne qu'une idéologie imposée par la force et la terreur a perdu sa puissance d'inspiration. Elle ne peut inaugurer une nouvelle époque de l'histoire.

C'est donc le grand *défi* lancé par l'heure présente à tous ceux qui veulent construire l'avenir : trouver une inspiration nouvelle qui réponde aux besoins les plus profonds du monde ouvrier, qui puisse enfin briser le scepticisme des intellectuels et le matérialisme des possédants. Il faut créer un monde

nouveau où la plante humaine puisse s'épanouir dans la joie et dans la liberté.

Lorsqu'une façade se lézarde, il ne suffit pas de replâtrer les fissures comme tant de commissions, d'experts et de conférences l'essaient aujourd'hui. Non, il faut s'attaquer aux fondations de l'édifice ; or le fondement de l'édifice, c'est l'homme lui-même, ce sont les relations d'homme à homme.

L'AUBE D'UNE ÈRE NOUVELLE

17. Les aspirations de notre temps seraient restées sans réponse si une idéologie nouvelle n'était née, capable de transformer le monde, idéologie dont l'action s'exerce déjà dans les conditions les plus diverses sur d'innombrables hommes.

L'idéologie du changement propagée par le **Réarmement moral** pénètre toujours plus profondément dans le monde ; elle reprend à son compte toutes les tendances qui ont construit l'Europe et leur donne une vigueur nouvelle en les ramenant à leur source.

a) Transformation du monde par le moyen du **changement personnel**. « Il n'y a pas de médecine pour l'hôpital, mais pour les malades. » « Le danger, ce n'est pas l'eau, mais le trou au fond du bateau. » Le royaume de Dieu n'est pas peuplé d'idées, mais d'hommes. Ceux-ci peuvent changer. A la base même de tout changement, il y a les quatre principes moraux absolus.

b) Le changement personnel se manifeste dans les rapports avec les autres, dans la famille, la profession, la politique. D'un bout du monde à l'autre, un sang nouveau circule dans le réseau des relations humaines transformées. L'esprit d'**équipe** pénètre dans toutes les sphères, apporte l'union dans les familles, entre les classes, les nations.

c) L'impulsion puissante qui transforme les hommes et le monde vient de l'**art d'écouter Dieu**. L'art le plus grand que l'homme puisse acquérir est celui de vivre sous l'inspiration de Dieu : c'est vivre une vie inspirée, suivre l'inspiration dans son travail, créer une démocratie inspirée. Cet art, c'est par la pratique qu'on l'apprend. C'est pourquoi il faut des centres comme Caux où l'on peut s'y entraîner.

Ainsi, à notre époque les trois sommets du triangle éternel apparaissent clairement à nouveau ; on retrouve les courants créateurs de l'histoire européenne, mais pris à leur source même.

Le seul moyen que chacun ait de participer à la transformation du monde, c'est de *se changer* lui-même. Par cette nouvelle manière de penser, on ne se concentre pas sur des idées mais sur des hommes. Le monde n'est pas fait de montagnes, de fleuves, de mers, mais de relations entre les hommes. Qu'est-ce qu'un monde nouveau, sinon des hommes nouveaux ? La nature même de l'homme peut être transformée. Celui qui a vécu cette transformation sait que le monde peut être foncièrement renouvelé. La transformation de l'homme est le point de départ d'un nouveau développement de l'histoire mondiale, et d'une philosophie nouvelle. Plus vite tourne la roue de la bicyclette, plus lumineux le phare. Les deux se tiennent : le développement intérieur et la lumière que l'on répand. C'est ainsi que se combinent la théorie et la pratique, l'*être* et le *faire*.

Le *changement de vie* repose sur quatre principes moraux absolus : honnêteté, pureté, détachement de soi, amour absolu. Ces principes délimitent le terrain sur lequel l'individu se développe réellement ; ils lui fournissent le miroir dans lequel il peut reconnaître sa vraie image. Ils sont un crible : tout ce qui ne passe pas à travers n'est que duperie de soi-même. Leur caractère absolu agit comme un puissant stimulant. Un critère qui ne serait pas absolu aurait aussi peu de valeur qu'un mètre élastique. Aussitôt qu'on se met à être relativement pur, honnête, vertueux, on ne l'est plus du tout. Bien entendu, l'homme n'atteint pas l'absolu, mais avance sur le chemin qui y conduit. Le changement de vie n'est pas un état, il est un mouvement ; on est toujours en route, on a toujours le but devant soi.

Le changement est en même temps l'événement le plus naturel de la vie et le destin le plus haut de l'homme ; il éveille ses forces créatrices les plus profondes. Que se passe-t-il ? Simple-ment que l'homme trouve son unité, que ses contradictions

se résolvent en un tout harmonieux. Cette plénitude dans l'unité porte un nom galvaudé : l'amour. Au début il y a l'honnêteté ; l'amour est le couronnement. L'un conduit à l'autre. L'honnêteté entraîne la pureté : l'homme au cœur pur arrive au détachement de soi, son propre moi ne l'encombre plus. Son cœur libéré peut alors être inondé par l'amour. Débarrassé de toute sentimentalité, cet amour crée la communauté nouvelle, et c'est à la transformation des rapports humains qu'on peut très exactement mesurer le degré du changement personnel.

Que le Réarmement moral soit une réalité historique, l'existence d'une nouvelle *communauté mondiale* en est la preuve. Dans l'histoire, on trouve des communautés semblables à la naissance de tous les grands mouvements. Mais toujours ces mouvements en grandissant se codifièrent ; des lois, des statuts, des protocoles, des comités furent institués. L'esprit emprisonné dans le règlement s'affaiblit au profit de la lettre, la flamme s'éteignit progressivement.

Parmi les groupements d'envergure qui ont cherché leur direction surtout dans l'inspiration, le Réarmement moral est l'un des rares où la vie intérieure ait été aussi efficacement liée à l'action. Toute équipe qui se constitue, en Finlande, en Australie, ou en tout autre point du globe, se développe comme une plante d'après les lois naturelles de la vie. La même loi qui anime le corps entier régit aussi chacune de ses parties. L'inspiration n'est jamais codifiée, elle reste toujours libre. Tout se meut et pourtant le même ordre règne partout. Comment ce résultat peut-il être obtenu ? Uniquement parce que ces équipes, ce monde nouveau ne sont pas dirigés par un homme, ou un groupe d'hommes qui détiennent le pouvoir, mais que la direction est puisée à la source profonde qui alimente toute vie, individuelle ou collective. Diriger les hommes a toujours été le plus grand problème de l'histoire. Il trouve souvent une solution tragique quand le pouvoir se concentre et se durcit en une personne ou une institution. L'autorité extérieure à l'homme doit lui être alors imposée brutalement. La direction

ne peut garder sa souplesse que lorsqu'elle vient de l'intérieur. Qu'est-ce à dire ? Sinon qu'elle émane alors d'un principe supérieur à l'homme qui le dirige et gouverne l'histoire.

Chez Marx, ce principe supra-humain, c'est la *totalité* que composera un monde sans classes. Cette notion vague, incertaine peut à tout instant se pétrifier en une dictature. Au contraire le principe supérieur qui gouverne réellement l'histoire vient au-devant de l'homme dans l'intimité de son cœur.

De tout temps il y a eu de grands génies qui, inspirés, ont donné une orientation décisive au destin des hommes. Ce qui est nouveau aujourd'hui, c'est que l'histoire est faite par l'homme ordinaire, où qu'il soit, lorsqu'il sait écouter la voix de Dieu. Réfléchissons à ce que deviendra le monde lorsqu'un individu quelconque, ouvrier, industriel, professeur, étudiant, ménagère, aura appris à écouter la voix de Dieu et en recevra une inspiration qui transformera la qualité de la vie, du travail, de l'amour, de la société. Pourquoi les hommes ne recherchaient-ils pas, pour tisser la trame précieuse entre toutes de leurs relations mutuelles, la même qualité d'inspiration dont se pénètre l'organiste qui joue une fugue de Bach ?

Reconnaissons-le pourtant : vivre une vie inspirée est un art et tout art demande de l'exercice. Il n'y a pas de grand artiste qui ne se concentre chaque jour pendant des heures sur son art. Personne n'est devenu musicien en écoutant de belles conférences sur la musique. Il faut bien qu'une fois on se décide à jouer soi-même, qu'on se mette au piano et fasse des gammes. Tout art comprend technique et inspiration. La grande erreur, c'est de s'imaginer qu'on s'en tirera avec la technique seule ou l'inspiration seule.

Sans connaître Toynbee, les gens du Réarmement moral ont reconnu l'efficacité d'une vie rythmée, alternée de recueils dans le silence et de retours à l'action. Il ne s'agit plus de chercher la solitude des grottes escarpées ou des longues marches dans le désert. Quotidiennement on s'isole du monde et on y retourne. Le recueillement est un moment de calme libération au milieu du travail quotidien. Il vous permet petit

à petit d'assouplir la croûte qu'ont formée avec le temps nos habitudes et nos obligations et de nous en débarrasser progressivement. La vie retrouve sa souplesse, sa mobilité, sa fraîcheur, sa joie. Les relations des hommes entre eux prennent un nouvel éclat. Et pourtant il ne s'agit là que de choses très simples et facilement à notre portée. L'inspiration n'a rien d'un mysticisme sentimental. Ces gens-là ont appris que l'inspiration mène à des suggestions si simples et si concrètes, qu'il est bon d'avoir à portée de la main un carnet et un crayon pour les noter.

Plus une vie est conditionnée du dehors, plus elle devient mécanique, impersonnelle. Mais si elle est alimentée aux sources internes de l'être, elle devient personnelle et l'absolu s'y manifeste. Dirigée par une force intérieure, la voix de Dieu vivant, elle n'est plus à la mesure des lois extérieures. Plus l'absolu s'empare de nous, plus nous sommes conscients qu'il est la seule réalité historique. Emergeant des représentations brumeuses des mythes anciens, se dégage pour nous toujours plus distinct le visage de celui qui, le premier, apporta aux hommes le message de l'amour divin, miséricordieux et libérateur : Jésus de Nazareth. L'esprit de Jésus a inspiré les plus hautes créations de la culture occidentale et se retrouve aujourd'hui à l'œuvre pour créer une nouvelle forme de vie, une communion nouvelle entre les hommes.

La détresse du monde, aujourd'hui, est telle que personne ne peut s'en désintéresser. Mais la reconstruction doit commencer par les fondations. Comme les maisons détruites, l'homme doit être reconstruit. Comment cette reconstruction doit-elle se faire ? Le *Sermon sur la montagne* y répond de la façon la plus frappante. « Quiconque ayant entendu ces paroles les met en pratique, ressemble à un sage qui a bâti sa maison sur le roc. » Celui qui ne veut pas bâtir le monde sur le sable doit apprendre l'art d'écouter Dieu et de s'ouvrir à son prochain. L'homme et le monde deviennent un tout harmonieux lorsque la verticale qui relie Dieu à l'homme se rencontre avec l'horizontale qui unit les hommes entre eux.

Aujourd'hui la division entre les hommes est si profonde que le rétablissement de la concorde est de la plus brûlante actualité. L'expérience a montré que d'innombrables hommes ont retrouvé Dieu en soumettant leurs rapports avec leur prochain au crible des quatre principes moraux : honnêteté, pureté, détachement de soi, amour.

L'absolu est aussi *totalité*. L'intégration, nous la voyons se réaliser d'année en année dans le développement du Réarmement moral. Son horizon s'élargit, il pénètre des activités toujours plus nombreuses : profession, politique, théâtre, cinéma, musique, sciences, économie. Des nations y adhèrent de plus en plus nombreuses, les rapports avec Dieu deviennent plus simples, plus libérateurs. Et c'est là l'histoire vivante qui transforme le monde.

« Quand les individus changent, un climat nouveau s'établit dans toute la vie du pays.

» Quant les dirigeants changent — ceux du patronat, du travail, des partis politiques, des Eglises — tous les plans qui se font sont d'une inspiration plus haute, et le cœur de la nation recommence à battre normalement.

» Quand les hommes d'Etat changeront, la peur de la guerre et du chaos disparaîtra. Les hommes les plus endurcis finiront par répondre à l'appel de la voix ferme, unanime, mais pourtant humble, d'une démocratie née à une vie nouvelle.

» Pourquoi verrions-nous une nouvelle catastrophe, alors que, si nous acceptons de nous remettre à Dieu, c'est une renaissance qui nous attend ?¹ »

¹ Frank Buchman, *Refaire le Monde*, p. 163.

FRANK BUCHMAN

REFAIRE LE MONDE

préfacé par

ROBERT SCHUMAN

Refaire le monde est l'histoire d'un homme, d'un mouvement, de l'aube d'un monde nouveau. On y découvre comment façonner les événements. C'est à ma connaissance le premier livre qui montre à l'homme de la rue le moyen de prendre part personnellement à la création de l'histoire.

THÉOPHILE SPOERRI

Ecrivez au Service des Publications du Réarmement moral
Paris: 14 pl. des Etats-Unis, 16^e. Suisse: Mountain House, Caux

IMPRIMÉ EN SUISSE

SUPPLÉMENT AUX NOUVELLES DE CAUX N° 11

FRANCE: FR. 50.-

SUISSE FR. -.60